

ABONNEMENT.

POUR MEXICO: Par mois... \$ 2 00. Au dehors, franc de port... 2 25. PAYABLES D'AVANCE. ON S'ABONNE: A Mexico: Bureaux du journal, Pasco Nuevo n° 1. Hors de Mexico: Chez les agents du journal.

Le Trait d'Union,

JOURNAL FRANÇAIS UNIVERSEL.

ANNONCES.

PAR CARRÉ DE DIX LIGNES. Une fois, \$ 1 .. ; les jours suivants, 4 réaux. TOUS LES JOURS. PAR SEMAINE. PAR SEMAINE. Un mois... \$ 5 ... \$ 3 ... \$ 2. Six mois... 12 ... 7 ... 4. Un an... 24 ... 14 ... 8. En avant... 36 ... 22 ... 16. PAYABLES D'AVANCE.

LE TRAIT D'UNION.

Le Trait d'Union est entré, depuis un mois, dans sa neuvième année;—il y a un an aujourd'hui qu'il est devenu quotidien, et nous ne voulons pas laisser passer cette date sans apporter à notre publication une amélioration nouvelle et importante.

A partir de ce jour, donc, le format du Trait d'Union est augmenté d'un tiers, ce qui nous permettra de causer, désormais, plus longuement avec nos lecteurs et d'apporter une plus grande variété dans les matières qui rempliront nos colonnes.

Notre journal a pris, depuis peu, dans la République et au dehors, un grand développement que nous espérons voir s'accroître considérablement; les nouvelles relations que nous avons établies, celles que nous nous occupons d'établir encore et le zèle dont nous ne nous départirons jamais pour satisfaire pleinement nos souscripteurs, nous en donnent la confiance.

Nous continuerons à nous planter, au milieu de la société mexicaine, comme un pilier immobile qui voit tout défiler autour de lui, hommes et choses, et qui, sans s'y mêler, émet, franchement et consciencieusement son opinion désintéressée; c'est un rôle ingrat, qui nous attire, nous le savons, plus de désagréments et d'inimitiés que de profits, mais c'est le seul qui nous convienne.

Depuis longtemps, un grand nombre de nos souscripteurs nous demandaient d'ajouter, à notre journal, une publication purement littéraire. Nous venons de faire, pour la réalisation de cette idée, des arrangements dont on pourra bientôt constater les avantages.

On imprime expressément pour le Trait d'Union, à Paris, une collection d'ouvrages littéraires choisis qu'on nous expédiera en volumes brochés.

Cette collection, très soignée, sera imprimée avec luxe, sur papier vélin, à l'aide de caractères neufs très clairs et très lisibles. Chaque volume contiendra quatre volumes ordinaires. Un même ouvrage ne fera jamais plus d'un volume.

Nous publierons un de ces volumes par semaine.

Notre but a été de parer, par cette combinaison, aux inconvénients qu'entraîne ordinairement après elle toute publication par livraisons. En recevant toujours un ouvrage à la fois et en le recevant tout broché, l'abonné se formera facilement, sans délais toujours ennuyeux, sans danger de voir ses ouvrages tronqués, et sans nécessité de recourir au relieur, une magnifique bibliothèque à l'aide de laquelle il pourra charmer ses loisirs.

C'est une innovation en journalisme; le résultat nous dira si elle est heureuse, mais nous le croyons fermement.

Déjà 2,000 ouvrages sont en mer pour Veracruz;

nous pourrons donc bientôt annoncer l'ouverture de la souscription, dont les conditions seront d'une modicité relativement extraordinaire.

BULLETIN.

Nous avons encore à parler des évêques. Ces messieurs, en effet, occupent la presse de leurs individualités beaucoup plus qu'ils ne le devraient. Au lieu de remplir discrètement et dans l'ombre leur mission de paix, de charité, d'abnégation et de dévouement, ils montent sur les planches, se posent devant le public, font de la polémique, défendent pied à pied les privilèges de leur caste, crient à la spoliation, provoquent la guerre civile, et font usage des armes de l'Eglise pour le plus grand profit de leurs intérêts mondains.

Voici, par exemple, M. Munguía, qui, du fond de sa retraite de Coyoacan, publie, dans la Cruz, une longue pastorale que nous signalons à nos lecteurs comme un modèle d'outréculance cléricale. Il va sans dire que ses attaques les plus violentes s'adressent à la Constitution; l'oracle de Morelia prétend qu'il est illicite de jurer les articles qui n'ont pas son approbation, et il refuse son approbation aux articles, 3, 5, 6, 7, 9, 12, 13, 27, 33, 39, 72 et 123.

Parmi ces articles, il n'en est pas un qui s'attaque à la religion, mais il en est qui froissent les intérêts du clergé; nous comprenons donc, à leur égard, l'opposition de M. Munguía: l'évêque s'est fait homme.

Mais nous ne comprenons ni n'approuvons l'opposition faite aux dispositions concernant la liberté de la presse; le droit de réunion, pour traiter de questions politiques; l'abolition des titres de noblesse, des prérogatives et des honneurs héréditaires; l'énumération des droits du citoyen; le principe de la souveraineté du peuple, et la description des facultés accordées au congrès.

Nous avons peine à trouver, dans ces prescriptions législatives, rien qui attaque directement ou indirectement le dogme et le culte intérieur, comme disent nos ultramontains pour colorer leur hostilité; les matières qu'elles traitent sont purement et simplement politiques, et la politique, toute de ce monde, n'a rien à démêler avec l'autorité des évêques.

De pareilles énormités sont acceptées au Mexique où tout est remis sans cesse en question, où nous voyons combattre des principes admis et reconnus depuis longtemps comme des axiomes chez tous les peuples de l'univers; mais lorsqu'un de ces hommes du passé sort de son pays et s'égare à l'étranger, il y cause une profonde surprise, y devient une rare curiosité ou bien s'y rend souverainement ridicule.

C'est là ce qui vient d'arriver à M. Labastida, qui a eu la malheureuse idée de publier, en plein cœur de l'Europe, une pastorale aux fidèles de son diocèse

de Puebla. L'évêque eût dû trouver fort singulier qu'au lieu d'admirer son œuvre, la presse européenne la considérât comme un anachronisme.

Le Journal des Débats l'a censurée sévèrement, de sa grave autorité; nous citerons ses réflexions que nous traduisons du Siglo, le courrier ne nous ayant encore transmis qu'une collection de nos journaux, celle du Pays.

L'évêque de Puebla, disent les Débats, qui se trouve actuellement à Rome, a adressé aux fidèles de son diocèse, un mémoire dans lequel il déplore la conduite qu'a observée le gouvernement du Mexique, relativement à l'Eglise Catholique, et les menace des peines canoniques s'ils prennent la moindre part aux mesures du gouvernement déclarées par le Saint-Siège nulles et de nulle valeur. Il est possible que l'Eglise Catholique ait quelques plaintes légitimes à formuler contre le gouvernement mexicain, et qu'elle ait souffert de quelques abus d'autorité; mais l'évêque de Puebla diminue singulièrement l'intérêt que pourrait inspirer sa cause, en citant, comme les plus grands crimes du gouvernement mexicain contre l'Eglise, la liberté que la loi civile a accordée aux religieux des deux sexes d'abandonner la vie religieuse à laquelle ils s'étaient consacrés; l'établissement de la tolérance des cultes, pour corrompre plus facilement les mœurs et pour introduire l'indifférentisme religieux; la liberté de publier toute espèce d'opinions et d'idées, alors même qu'elles seraient contraires à la religion.

La première de ces accusations nous paraît peu fondée, et si le Mexique n'a fait, selon qu'on l'accuse, que retirer l'appui de la loi civile à la perpétuité des votes religieux, il conforme tout simplement sa législation à celle de tous les peuples civilisés. L'Etat, en effet, ne reçoit pas les votes religieux, et il ne doit pas, par conséquent, se charger de les réaliser; la rupture de ces vœux est matière de conscience entre l'Eglise et les fidèles, et nous trouvons fort originale la prétention d'intimer à la force publique l'ordre de garder les portes des couvents.

Quant à l'accusation de l'établissement de la liberté de la presse, nous craignons beaucoup qu'elle soit illusoire et que la presse ne soit, au Mexique, presque aussi libre qu'en Moldavie. En tous cas, nous désirerions que la presse fût libre pour l'évêque de Puebla comme pour ses adversaires, mais ce n'est pas là ce que demande l'évêque: il se plaint, à la fois, de ne pouvoir parler et de ne pouvoir imposer silence à ses contradicteurs, exigence qui nous paraît des plus exagérées.

Enfin, l'évêque de Puebla accuse la tolérance religieuse de tendre à corrompre les mœurs du Mexique, qui, probablement, ont été jusqu'à ce jour, notablement pures, et d'introduire l'indifférentisme religieux, ce qui est démenti par l'expérience, car le sentiment religieux ne se trouve en décadence ni en France, ni en Belgique, ni en Angleterre, ni aux Etats-Unis, ni, en général, dans les pays où l'existence de la liberté religieuse intéresse directement les fidèles, la prospérité et la propagation de leur croyance.

Nous pensons, d'autre part, que le plus grand signe d'indifférence religieuse que l'on puisse signaler est de conférer à l'Etat la charge d'imposer un culte à l'unanimité des citoyens, ce qui est déclarer le culte une affaire administrative et de convenance

purement terrestre; et, en effet, si tous les cultes ont une valeur égale entre eux, peu importe que l'Etat se charge d'en choisir un et de l'imposer. Au contraire, celui qui préfère une croyance particulière et l'estime plus que les autres, se garde bien d'abandonner à l'Etat la faculté de disposer du plus élevé et du plus précieux de ses intérêts, et la liberté de conscience lui paraît bien préférable à l'espérance injuste d'établir sur un autre, la domination de son culte.

FAITS DIVERS MEXICAINS.

RECTIFICATION.—On nous adresse la communication suivante:

Monsieur le rédacteur, — Ce n'est pas sans surprise que j'ai lu la relation que vous traduisez du Mexican Extraordinary, sur l'attaque dont la commission scientifique a été victime entre Tlaxcala et Huamantla. J'ignore où le Mexican Extraordinary a puisé ses renseignements, mais, ce que je sais, c'est que sa relation contient plusieurs erreurs qu'il importe de rectifier.

La commission, chargée par S. E. M. le ministre de Fomento, d'étudier plusieurs questions intéressant l'économie publique et l'industrie du pays, était partie de Mexico, le 19 mai. Plusieurs personnes s'étaient jointes à elle: mon ami, le capitaine Henry Wilson, M. Fearn, ami de collège du Dr. Sonntag, etc., etc. Nous étions douze, en tout, y compris le majordome et les domestiques. Arrivés à Tlaxcala, le 21, je fus forcé de m'arrêter par suite d'un fort refroidissement qui me permettait à peine de respirer et de parler. Je recommandai au Dr. Sonntag de garder, pour le voyage du lendemain, la petite ordonnance que j'avais établie les jours précédents; afin d'éviter qu'on se dissimulât, et de prendre toutes les précautions nécessaires pour mener le convoi jusqu'à Huamantla. Le lendemain, 22, tout le monde partit à 4 heures du matin, sous la conduite du Dr. Sonntag qui me remplaçait pendant mon absence, et je restai à Tlaxcala avec M. François Sumichrast, notre naturaliste, ainsi qu'un domestique. A 8 heures et demie, nous partîmes à notre tour et nous atteignîmes heureusement Huamantla, à 3 heures environ de l'après-midi. Mon premier soin fut naturellement de m'informer si mes compagnons étaient arrivés; mais à mon grand étonnement, personne encore n'avait paru. Une heure après, je vis entrer MM. Sonntag, Wilson, Fearn, etc., qui, selon ce qu'ils m'ont dit, s'étaient trompés de route, débandés, puis retrouvés, mais avaient complètement perdu de vue les mules qui portaient les instruments appartenant à la commission, et nos effets, et qui étaient conduites par le majordome Arnold, le préparateur Teofilto Cigales, et deux domestiques. Je ne pus, en attendant leur récit, me défendre d'un triste pressentiment qui, hélas! fut bientôt réalisé, car le majordome et ses trois compagnons ne tardèrent pas à paraître, complètement dépouillés, n'ayant plus ni mules, ni chevaux. Je ne vous raconterai point leurs aventures; seulement, je dirai qu'ils n'ont point été maltraités; qu'au contraire, les voleurs se sont montrés plus humains qu'on n'aurait pu s'y attendre. Dès qu'Arnold eut terminé son rapport, je me rendis immédiatement avec M. H. Wilson, chez le général de la Portilla, commandant de la garnison de Huamantla, pour lequel j'avais une lettre de S. E. M. le ministre de Fomento. A la lecture de cette lettre, et après avoir entendu le récit de ce qui s'était passé, de la bouche même de notre majordome, et de ceux qui avaient été dépouillés comme lui, le général donna l'ordre de faire monter 50 hommes à cheval, commandés par un homme d'une énergie à toute épreuve, du commandant Anastasio Fuentes. Cette troupe, guidée par notre majordome et

FEUILLETON DU TRAIT D'UNION.—N. 1.

LES CHAUFFEURS.

PAR ELIE BERTHET.

PREMIÈRE PARTIE.

LE GRAND CHEMIN.

Un voyageur parcourait à cheval une route poudreuse à quelques lieues de Nogent-le-Rotrou. Le soleil versait des torrents de lumière et de chaleur sur la campagne montueuse et boisée de cette partie du Perche, qui contrastait par sa variété avec les plaines fertiles mais nues de la Beauce, sa voisine. Cette campagne, du reste, était encore dans tout l'éclat de sa végétation printanière; ces bois, que Napoléon admirait plus tard comme les plus belles futaies de l'Europe, resplendissaient d'une luxuriante verdure; les hautes herbes des vallées au moment de tomber sous la faux, cachaient de leurs touffes fleuries les eaux claires et vivifiantes qui entretenaient leur fraîcheur; les moissons vertes encore, et dont l'épi mal formé commençait seulement à rompre son enveloppe, ondulaient avec un frémissement doux aux bouffées capricieuses de la brise. Malgré ces signes de prospérité, le pays ne présentait aucune animation; ces belles apparences de récolte ne semblaient pas exciter la joie des travailleurs qui vauquaient en silence au travail ordinaire des champs; on eût dit qu'une influence funeste pesait sur ces contrées favorisées du ciel.

C'est qu'en effet, on se trouvait alors en 95. Le pain était rare et cher; la guerre civile, com-

me la guerre étrangère, avait dépeuplé les habitations rurales; l'argent se cachait et était remplacé par les assignats; et, plus que tout cela, des bruits sinistres, qui passaient comme des vents pestilentiels sur les populations, les tenaient sans cesse en alarme.

La route, assez mal entretenue, n'avait donc pas l'aspect vivant et gai qu'elle eût pu présenter dans d'autres temps. Le caractère si ouvert et si franc des paysans percherons était subitement devenu défiant et taciturne. Les rares campagnards que le cavalier rencontrait lui jetaient des regards effrayés ou inquiets; la plupart détournaient la tête sans paraître l'apercevoir. Quelques-uns plus hardis ou peut-être plus timides, lui adressaient en passant un: «Salut et fraternité, citoyen!» auquel l'inconnu répondait de la même manière. Mais aucun rapport plus intime ne semblait devoir s'établir entre eux, comme il arrive parfois entre gens qui suivent la même route, et les paysans s'empêtraient de regagner avec une visible inquiétude quelqu'une de ces belles fermes dont le pays était parsemé.

Le voyageur, cependant, était loin d'avoir mauvaise mine; mais son costume, dans les idées des campagnards, devait mettre grandement en garde contre lui. Il avait un chapeau retapé à la militaire, surmonté de la cocarde nationale; ses cheveux, longs et flottans, retombaient sur une ample cravate formée de plusieurs anneaux de mousseline. Sa carmagnole et son pantalon étaient de siamoise blanche, rayée de rouge et de bleu; plusieurs mouchoirs tricolores, appelés mouchoirs à la nation, lui servaient de ceinture, et ses jambes nerveuses disparaissaient dans des bottes molles, sans éperons.

Cet habillement, qui était alors celui d'un patriote muscadin, contribuait pour beaucoup

à l'accueil quasi-hostile que le cavalier recevait des paysans percherons, soupçonnés avec raison d'être partisans de l'ancien régime. Néanmoins, comme nous l'avons dit, celui qui le portait ne semblait pas devoir inspirer tant de défiance. C'était un individu de vingt-cinq ans, robuste et bien fait, à figure douce, aux manières polies. Son oeil bleu, sa bouche naturellement souriante, n'annonçaient pas un homme impitoyable. La seule expression douteuse qu'on pût remarquer sur son visage noble et régulier était une espèce de malaise qui contrastait avec cet équipage de sans-culotte. Aussi peut-être ne fallait-il pas juger absolument cet inconnu d'après son extérieur.

Le voyageur pressait continuellement sa monture, comme s'il eût été impatient d'arriver, et la mauvaise rosse de louage, ainsi excitée, frappait lourdement de son quadruple sabot le pavé solitaire. Tout à coup elle fit un écart et se mit à tourner sur elle-même en renâclant avec épouvante. Le jeune homme, assez mauvais cavalier, parvint à la maîtriser; mais il ne put jamais la décider à franchir une certaine portion du chemin, et il chercha du regard quelle était la cause de cette résistance obstinée.

Sur le bord de la route, au pied d'une de ces petites échelles rustiques appelées échalliers qui permettent aux piétons de franchir les haies de clôture sans donner passage aux bestiaux parqués dans les pâturages, un homme était étendu, immobile. Le visage tourné contre terre. De là cette frayeur de la bête rétive. frayeur telle qu'il était impossible de la faire avancer d'un pas. Le voyageur, croyant cet homme endormi, l'appela d'une voix forte; mais il ne reçut pas de réponse. Alors il mit pied à terre, et, le bras passé dans la bride du cheval qui

résistait de son mieux, il s'approcha pour reconnaître de quoi il s'agissait.

L'individu ainsi couché dans la poussière avait l'apparence d'un de ces colporteurs qui parcourent les campagnes pour vendre de menus objets de mercerie. Une boîte de bois léger, contenant ses marchandises, était brisée à son côté. Il était vêtu d'une veste et d'un gilet de drap de Berri bleu, d'une culotte de ratine avec des bas de ratine blanche. Son chapeau de haute forme, à longs poils, et son gros bâton épineux avaient roulé à quelques pas de lui.

Le jeune homme à la carmagnole le secoua doucement en l'appelant de nouveau, mais toujours sans succès. Il essaya de le retourner afin de le voir en face. Le visage du colporteur encadré de cheveux noirs coupés en rond, était d'une beauté mâle quoique fort hâlé, et annonçait un homme d'une trentaine d'années, dont la vigueur devait être peu commune. Il avait en ce moment une expression sauvage et menaçante; mais peut-être cette expression était-elle l'effet d'une large blessure qui sillonnait le front de l'inconnu et d'où un sang noir avait rejilli sur les pierres du chemin.

Le voyageur le crut mort. Cependant, poussé par un sentiment d'humanité, il voulut s'assurer s'il n'était pas resté une étincelle de vie dans ce corps immobile. Il se servit de son mouchoir pour éteindre le sang, et finit par l'attacher, en forme de bandeau, sur la plaie; puis il se mit à frictionner les membres du blessé, à lui frapper dans les mains. Un peu d'eau fraîche eût sans doute été plus efficace que tous ces secours, mais il ne s'en trouvait pas à portée. Du reste, ces soins pressés étaient sans résultat, et le malheureux continuait à ne donner aucun signe de vie.

Alors le jeune homme à la carmagnole ne